

## Les Deux Vies d'Eva

*Réalisation : Esther Hoffenberg. Production : Les Films du Poisson, ARTEFrance, Lapsus, 2005. Distribution : Les Films du Poisson. Vidéo, couleur, 85 min.*

« Je n'ai pas trié les cartes de ma mémoire pour te les sortir en images complètes. Quelles impulsions m'ont donné mes parents ? Quelles ont été les bifurcations de ma vie, quels étaient les choix que j'avais faits, et pourquoi ? ».

C'est de 1978 que date l'enregistrement des récits de la mère d'Esther Hoffenberg, Eva. Elle souffre de crises de délire qui nécessitent de fréquents séjours dans des cliniques psychiatriques. La cinéaste note, en écho à ces confidences douloureuses : « Trop de paroles, après trop de silence. Je voyage avec elle et je l'enregistre pour pouvoir démêler plus tard une histoire qui me trouble. Ma mère me révèle soudain ce qu'elle avait dû taire : celle qu'elle était avant, avant mon père, avant qu'elle ne quitte la Pologne. »

Cette histoire occultée constitue le ressort du film d'Esther Hoffenberg et est à l'origine de ses voyages en Pologne à la recherche de l'autre vie d'Eva, pour en comprendre la complexité, les changements d'identité liés à l'histoire, à la guerre et à l'exil. Il s'agira pour la cinéaste de tenter de reconstituer à travers les témoignages de cousines et d'amies les années d'enfance et d'adolescence de sa mère.

Eva a passé son enfance à Sosnowiec, une ville polonaise proche de la frontière allemande. Elle était la préférée de son père, Paul Alexandre Lamprecht, un puissant industriel possédant une entreprise de papier et des terres. Il apparaît, à travers les témoignages, comme un véritable patriarche, un homme d'une grande sensibilité aux beaux arts, mais aussi « un père absent » de la vie familiale.

Son attachement excessif à sa fille Eva laissera des traces profondes dans le cœur de celle-ci : « Il m'a rêvée. Il a rêvé que je me trouvais dans les bras de maman, et que je lui ressemblais comme deux gouttes d'eau : « *und ihr ward ein Herz und eine Seele* ». Tu comprends ? Nous étions un cœur et une âme. »

Ce rêve prémonitoire raconté par Eva montre quel lien de troublante intimité unissait alors père et fille.

La famille Lamprecht était allemande protestante de citoyenneté polonaise. Avant la guerre, Eva fréquenta pendant trois ans (1936-1939) le lycée polonais de Sosnowiec où elle noua une amitié avec Alexandra Minc qui était la seule élève juive de sa classe. En 1939, celle-ci dû quitter sa maison pour le ghetto de Sosnowiec. Elle fut déportée à Auschwitz mais survécut au camp. Elle a émigré en Australie et n'est plus jamais retournée en Pologne.

Lorsque la guerre a éclaté, il n'y avait plus de lycée pour les Polonais et Eva a fréquenté le lycée réservé aux Allemands où sévissait une propagande nazie qui la terrifiait. Elle devait porter l'uniforme et effectuer un service militaire. Eva avait conservé les lettres adressées à sa meilleure amie Uschi Zeidel qui témoignent de la connaissance que les habitants de la ville avaient à l'époque de l'existence du camp d'Auschwitz. (*non, c'est une lettre, finalement pas dans le film, de sa grand-mère qui témoigne. Uschi témoigne des deuils, des confidences amoureuses, et du projet volonté de reprendre l'usine*)

Si l'usine d'Alexandre Lamprecht a pu continuer à produire du papier jusqu'à la Libération, c'est certainement grâce aux bons rapports entretenus par l'industriel avec les Nazis. Eva envisagea, en 1944, de prendre la direction de l'usine aux côtés de son père.

Sa famille avait été frappée par un double deuil : la mort de son frère Lolek qui ne revint jamais du siège de Stalingrad en 43 où il était engagé dans les rangs de la Wehrmacht et celle de sa sœur Nina disparue dans la neige pendant un séjour à la montagne en 44.

Eva avait renoncé à la demande en mariage d'un premier amour par crainte d'une mésalliance tandis que sa mère Gisela vivait un amour extraconjugal et l'incitait à l'insoumission, à la révolte. A l'entrée des Russes en janvier 45, la ville de Sosnowiec est vide, sans vie, les Polonais se cachent et les Juifs ont disparu.

Alexandre Lamprecht organise le départ à l'étranger (*en Allemagne, ce n'était pas à l'étranger, car Sosnowiec était annexée au Reich depuis 39*) de sa femme et de sa fille par le dernier train qui quittera Sosnowiec cette année-là...

Lui-même décide de rester en Pologne et ne donnera plus que de rares signes de vie à sa famille exilée.

Eva et sa mère Gisela se sont réfugiées avec leurs cousines à Göttingen. C'est dans cette ville qu'Eva fait la connaissance de Sam qu'elle épousera bientôt.

Le récit de cette rencontre amoureuse par Eva tel qu'il fut enregistré en 1978 est empreint d'une intense émotion. « Je suis entrée en plein dans le désastre par les premières confidences de Papa (*ton père*), qu'il commençait à me faire au moment de notre départ pour la France, la première nuit, c'était pour ainsi dire notre nuit de noces, dans le camp de rapatriement... Nous avons passé la nuit, Papa (*ton père*) à me raconter, moi à écouter, ses récits du vécu de la guerre et de l'horreur, c'était gigantesque, c'était vraiment une rencontre... d'une échelle de sentiments, nous passions par des amplitudes incroyables, alors... Arrête, s'il te plaît, je n'en peux plus pour l'instant. »

Le choc extraordinaire produit par cette alliance entre un ingénieur juif dont la famille avait été exterminée par les Nazis et une jeune femme élevée dans un sentiment d'appartenance à la bourgeoisie allemande donne au couple un rayonnement, une force inouïe. Eva s'est convertie au judaïsme et applique à sa nouvelle foi la même rigueur que celle de la religion protestante dans laquelle elle avait été élevée. Après quarante ans de mariage, Sam, son mari, dira que c'est grâce à elle, Eva, qu'il renoua avec la foi juive après la Shoah.

Cependant ce bonheur conquis de haute lutte, cette aura qui émane du couple se fissure et se brise imperceptiblement. Eva rêve sans cesse de Sosnowiec dont les images reviennent comme des kaleïdoscopes, comme un espace détruit. L'endroit où elle a grandi est devenu un parc municipal, l'usine a été démolie.

Eva est de plus en plus solitaire après le départ de la maison de ses trois enfants.

Le judaïsme est pour elle une source de vie, dit-elle. Mais elle éprouve un profond sentiment de culpabilité face à son passé allemand, à sa lâcheté. Elle a fait du problème juif un problème personnel. Lorsque sa fille aînée Adèle, « l'artiste de la famille », meurt d'un cancer à trente quatre ans, Eva ne peut accepter cette perte et s'enferme dans un délire.

Adèle qui cherchait dans le passé de sa mère des réponses à ses propres questionnements écrivait à son psychanalyste : « Pouvoir dire l'horreur, pouvoir en rire. Ma mère ne s'est jamais confrontée à la haine des Juifs et par là même a perpétré ce qu'il y a de plus meurtrier dans le christianisme : *la culpabilité*, la pitié. Non les camps ne sont pas une histoire ancienne... Il me semble évident *qu'il y a* existe un rapport entre les camps et mon cas (*cancer*) ».

Le coup fatal porté à cette re-fondation d'un bonheur familial est constitué par la découverte par Esther Hoffenberg du testament de son grand père, Alexandre Lamprecht, lors de son premier voyage en Pologne. Ce testament a été rédigé en octobre 1963, quelques mois avant sa mort, après qu'Eva soit allé lui rendre visite avec son plus jeune enfant, âgé de deux ans. Par ce testament, Alexandre Lamprecht déshérite son épouse et sa fille Eva « pour la raison que ma fille, en dépit de ma volonté, a contracté un mariage avec une personne dont je considère l'appartenance à la famille comme une grave offense à l'honneur ».

Le film d'Esther Hoffenberg poursuit la démarche de sa sœur Adèle et élargit son questionnement. La cinéaste nous livre un émouvant portrait de sa mère qui a « pris le monde sur ses épaules », elle qui semblait toujours retirée derrière un rideau invisible, avec un secret intérieur, le visage clos comme un masque.

Il est construit comme un voyage imaginaire pendant lequel Eva confie à Esther son passé polonais, ses angoisses, ses tourments. Ce récit constitue à la fois pour la cinéaste le dévoilement d'un autre

monde occulté en même temps qu'une sorte d'un testament. Après ces aveux maternels, le silence reprendra ses droits et se refermera sur Eva. Comme si, dorénavant, celle-ci laissait à sa fille le soin de reconstituer le puzzle épars de l'histoire de sa vie. Les témoins convoqués par la cinéaste évoquent tous le passé d'Eva avec la vivacité de souvenirs dont la force émotionnelle ne s'est jamais effacée. Une extrême tension intérieure abolit les différences de temps et rétablit à chaque instant le fil interrompu par la mort d'un dialogue entre mère et fille.

C'est un film sur le silence et sur l'engagement absolu d'une femme prise au piège entre l'autorité paternelle (son droit de vie et de mort) et la transgression de celle-ci par le libre choix de l'amour. Eva a pris place aux côtés des victimes. La Shoah ne cesse de hanter les propos de ses proches, mais l'ombre du père et la peur de trahir son amour empêche tout jugement tranché.

La révélation post-mortem du testament du grand père apporte un démenti définitif à tout compromis entre deux mondes, entre deux histoires dont Eva est l'incarnation tragique.

Il s'agit enfin d'une réflexion sur le bonheur et le destin des êtres qui dans leur enfance, souvent, apparaissent comme des élus, empreints d'une aura singulière. Pourquoi cette élection et le pouvoir de séduction qui l'accompagne portent-ils en eux une charge d'ombre et de destruction. C'est sans doute parce qu'elle était heureuse et privilégiée aux regards des siens qu'Eva s'est sentie responsable de la mort accidentelle de sa sœur, qu'elle s'est accusée de lâcheté et d'abandon à l'égard de son amie juive. Enfin, le lien au père, si fort qu'il revêt la puissance imaginaire de l'inceste, renforce ce sentiment tragique. Pour en équilibrer la charge, l'amour porté par Eva pour son mari ne pouvait être qu'absolu, radical.

L'obligation intérieure d'éclairer ce mystère est à l'origine du documentaire autobiographique d'Esther Hoffenberg : il s'agit d'une catharsis, d'un acte libérateur à l'égard de soi et des siens qui permettrait d'échapper à cette maladie mortelle frappée de silence.

Sans doute est-ce pour cela que le film d'Esther Hoffenberg nous touche si profondément et revêt une portée universelle. Il nous persuade de la difficulté de témoigner lorsque tant de sentiments et de circonstances nous rendent aveugles à la réalité, lorsque le dévoilement de celles-ci nous laisse déchirés, meurtris. Pourtant, la seule issue qui nous est offerte pour échapper à la schizophrénie du destin est de poursuivre ce questionnement incessant, de le restituer à l'histoire, non pour nous défaire de la question, mais pour la poser en pleine lumière. Cela, le très beau film d'Esther Hoffenberg nous y invite, nous y aide, avec lucidité.

**Serge Meurant**  
Images Documentaires